

Georges Le Brun Keris

**Le livre de mon fils
&
Le buisson ardent**

Le Livre de mon fils

1942

I

O mon fils ! Tu viens d'entrer dans cette petite chambre d'hôtel. Tu descends de la montagne, tout animé de ta course, si enivré d'espace que tu sembles entre ces murs une jeune bête enfermée. C'est toi, avec ton regard un peu sauvage d'homme vierge. Tu gardes dans tes cheveux l'odeur des sapins, des épines sont prises dans ton chandail. Et tu m'apportes, comme un grand courant d'air, un peu de l'atmosphère des cimes où je ne monte plus désormais. À quelles immensités de l'espace as-tu confronté l'immensité de ton âme. Avec toi pénètrent jusqu'à moi les grands nuages qui roulent au sommet sur les neiges inviolées. Tu me restitues le fait acéré qui se découpe si net dans l'azur éclatant et mat de ce plein hiver.

O mon fils. Tu es pour moi le plus mystérieux des hommes : celui que j'ai le plus voulu connaître. Si ardemment je me suis penché sur ton âme que dépassant l'adventice je suis parvenu jusqu'au plus inconnaissable de toi-même. Et j'ai connu que tout entier tu étais inconnaissable.

Et pourtant je voudrais être si près de toi. Si je t'écris aujourd'hui, pour quand tu auras vingt ans, O mon fils, c'est afin d'être encore plus près de toi. Je t'écris quand je suis encore assez proche de ces vingt ans que tu auras. Nous sommes jeunes l'un et l'autre. Ton adolescence que j'anticipe rejoint presque mon âge. Alors, nous nous comprenons mieux sans doute. Assieds toi ici – parlons. Ne t'émeus pas des paroles que je vais te dire. Ne t'effraie pas de mon ton grave, ni surtout de cette ferveur que tu ne me connaîtras plus quand tu me liras. Je ne sais quel fruit tu tireras de mes paroles : tu sauras au moins que je fus jeune comme toi, que j'ai passionnément aimé la vie et que j'ai voulu sur mes lèvres la presser toute entière comme une grappe. O mon fils, puisse ce livre t'animer de la joie qui est la mienne.

Je te dois de m'en efforcer, car tu fus au jour de ta naissance la joie la plus haute que j'aie jamais atteinte. Je te rends un peu ce que je te dois. Cette joie, elle m'a prise à la première douleur de ta mère. Une joie déchirante, aussi violente que le soc qui labourait ses flancs. Ma joie elle venait des millénaires. C'était un de ces sentiments que notre chair porte du fond des âges – comme la peur du soir – parce que les premiers hommes ont vu dans la joie et l'étonnement la vie se prolonger dans leurs fils. Ils ne savaient pas que l'âme était immortelle, mais ils découvraient que la chair même ne meurt pas, puisque de mes flancs est sorti ce genre, et que de toi naîtront d'autres hommes. Et quand ta mère souffrait, montait en moi l'hymne éternel de toutes les naitivités : « Un petit enfant nous est né, un fils nous a été donné. Il porte sur son épaule la marque de sa principauté et il sera appelé Ange du grand conseil, Dieu Fort, Père éternel, Prince de la Paix. Soit transportée d'allégresse, Fille de Sion, pousse des cris de joie, fille de Jérusalem : voici que ton roi vient, saint et sauveur du monde ». Et je ne me trompais pas en appliquant ce cantique au fils de ma chair. La naissance d'un chrétien est toujours une incarnation du Verbe. O mon fils, j'engendrerais un dieu.

II

Les chemins de la vie sont nombreux, O mon fils. Prends ceux qui mènent à l'Éternité. Peu m'importe la voie, mais le but. Je te parlerai de la vie, je te parlerai de la mort aussi et je te dirai qu'elles sont une seule chose. Pour l'instant je veux seulement te dire : vis dans la ferveur. Que ta vie soit la flèche lancée qui vibre. Elle atteint son but, frémissant encore. Je t'aimerais mieux mauvais que médiocre. La tiédeur est pareille aux sables de l'Authie qui lentement vous enlissent : tu n'en sortiras pas. Les brumes arrêtent la course plus que la tempête et ses tornades.

Ferveur... je te veux un front passionné et que tes yeux soient pleins d'une inquiétude. Je te voudrais possédé de cette fièvre qui le fit danser devant l'Arche, le roi David. Vis dangereusement. Préfère les chemins qui n'ont pas été foulés. Que singulière soit ta destinée. Je voudrais que cet appel soit pour toi un appel à l'héroïsme. Ne t'y trompes pas. Le christianisme que je t'ai donné n'est pas une religion de douceur. J'ai vu des processions de malades, des processions de jeunes filles desséchées. On en riait. Mais avait-on pesé l'héroïsme de ces vies. Le Christ est un pauvre consolateur, mais c'est un consolateur inexorable. Sa joie il ne la donne qu'en échange des plaisirs et des douceurs. Tu n'y parviendras qu'en cheminant au désert. Je tremble presque, dans mon cœur de père, de t'avoir mis entre ces mains. Tu ne sais pas combien son amour est brûlant, ni ce qu'il exige. Certains dieux ont appelé à l'héroïsme les forts, les puissants du monde, avec lui aucun ne s'y peut dérober, même rongé de lèpre ou de scrofule. Il ne te demande rien que de te surpasser tellement qu'il puisse de toi faire un dieu.

Être un dieu, mon fils, tu n'es pas appelé à moins. Être un dieu qui se donne et que ton amour dévore si follement qu'il en meure écartelé sur une croix. Ah ! tu as besoin de toute ta force, et d'être un jeune homme dans la plénitude de ta chair pour traîner (?) ces deux modèles. Ils ont à porter le monde. Et sur tes épaules c'est tout l'univers qui pèse.

Entends l'appel de l'héroïsme. C'est un grand cri de tempête, quand le vent marque la place sur les sapins, et que les gorges, comme des orgues sauvages, sonnent. C'est l'attrait des cimes qui planent dans le soir, et quand ivre de joie on croit les atteindre elles se dérobent, toujours plus hautes. Vis tendu vers les cimes. Que chacune de tes heures soit un dépassement. Ne t'arrête pas à la halte du col tu n'auras droit au repos que tu n'aies atteint le dernier sommet.

On dit que ce sommet est si haut qu'il touche au ciel. Les voyageurs qui l'atteignent y disparaissent dans les nuées. Ceux qui reviennent gardent au fond des yeux une lumière qui les distingue. Ils témoignent d'une calme exaltation. La paix est sur eux. Ils sont comme la rive longtemps battue des flots, et soudain il émerge d'une mer étale, inviolée. Ils sont comme les voiliers longtemps portés sur la tempête et qui se posent enfin en haut du mat.

Et les hommes sur leur passage, s'écartent. Ils ont peur de ce témoignage. Ils ont peur de sentir à leur contact l'attrait des cimes, et de partir sur l'étroit chemin qui monte. O mon fils, si tu croises l'un d'entre eux suis-le. Ne te retourne pas, laisse tes livres, ta maison, dusses-tu laisser même l'amour, et pars. Si les pierres du chemin te blessent, ne t'arrête pas, et si la cime est ensevelie de nuages, poursuis ta route. On ne s'arrête pas sur cette route : on recule.

Monte toujours, et que ton ascension se fasse dans la ferveur. Quand se dérobe la cime, garde les yeux fixés sur le point des nuages où elle doit reparaître. Que jamais ne s'attarde ton regard. Que jamais tes yeux ne comptent les pierres du chemin, ni qu'ils supputent la longueur de la route. Une fois lancé, oublie tout et chante, joyeux, la grande aventure qui t'appelle. Chante joyeux la grande aventure de la grâce.

Mon fils, ne perds jamais de vue qu'aimer ta vie tu construis l'éternité.

Impossible de nier qu'il y ait un enfer. Cette éternité là aussi se construit sur la terre.

Mon fils, aucune de nos actions sont proches. Nous créons le Paradis.
Aperçu sur la vie sociale du Paradis. Résoudre la difficulté : ils seront comme les anges de Dieu qui voient chaque jour la face de mon Dieu.
L'artiste travaille à la Résurrection.
Le social idem.
Le politique même.
« Cette vie est le berceau de l'autre ».
« Rien dans le monde moral n'est perdu, comme dans le monde matériel rien n'est anéanti
« Toutes nos pensées et tous nos sentiments ne sont ici bas que le commencement de sentiments et de pensées qui seront achevées ailleurs.

III

Et d'abord, mon fils, tu vivras ton enfance.
Je voudrais que tu la savoures pleinement. Tu ne peux imaginer quel réservoir d'images, d'émotions, d'amour elle te sera plus tard. Les voyageurs s'en vont sur la route, ils traversent bien des pays, ils suivent des landes et des landes, mais c'est à l'escale du matin qu'ils ont pris leurs forces et tout au long du jour, lorsque la fatigue vient, ils ouvrent la besace où dès l'aube, ils ont serrés quelque nourriture. La route de la vie est longue, mon fils, et bien des landes où tu passeras sont désertes. Prends des vivres.

IV

Je t'ai porté dans l'aventure de la Grâce.
Tu venais de naître. Tu reposais dans ton berceau, les yeux encore fermés. Un prêtre est venu. Il a versé sur ton front un peu d'eau en prononçant quelques paroles : tu es devenu fils de Dieu.
Tu étais à peine né, et je t'avais précipité dans l'aventure de la Grâce.
Un Dieu était mort pour toi : tu étais lié à ce drame.
O mon fils, il y eut d'abord la création des anges.
Chaque pensée de Dieu était un être, chacune de ses sollicitudes pour cette création matérielle qu'Il n'avait pas encore sorti du chaos. Et chacune de ces pensées étaient un reflet de Sa perfection et Dieu voyait sans cesse chanter devant Lui la multitude de Ses vertus. O premiers nés de la Création. Esprits, reflets des Vertus qui du néant vous sortit, vous chantiez déjà l'infinie perfection des Trois lorsque Dieu créa du même néant la matière. Vous étiez les miroirs de sa beauté, les bienveillances de sa miséricorde et la sagesse créée jouant devant Dieu reflétait l'incréée Sagesse.
Et Dieu créa la Matière. Il la fit vivante. Peu à peu des rocs les plantes montèrent, et elles palpaient dans l'air. C'était un monde silencieux. Les palmes balançant mollement sur la lune, sans bruit comme se balancent au fond des eaux les algues. Elles respiraient. Il n'était de vie que cette terre immensément respirante de mille branches levées. Soudain un cri d'oiseau perça et furent de toutes parts des chants, des soupirs, des cris. Les daims sautaient sur les collines, des troupeaux de bisons couraient au travers des plaines et sur les eaux le dauphin dansait avec un grand éclaboussement sonore.
Et Dieu qui avait créé les esprits, qui avait créé la matière, voulut les unir. Il voulut jusque dans la matière imprimer Sa marque : il créa l'homme. Et dans l'homme était un esprit à l'image de Dieu, mais l'homme avait un corps tiré de la terre : il était matière. Désormais la création montait jusqu'à Dieu sans rupture, et l'esprit entraînait la matière. La création toute entière jouait devant Dieu, elle chantait Sa louange. Il y mirait Sa perfection.

Mais Dieu dans sa miséricorde ne trouva pas suffisant d'accorder à sa création un reflet de sa splendeur : Il voulut la hausser jusqu'à Lui, la déifier. Et dans son éternité il permit qu'Adam se révoltât contre Lui. À peine doué d'une âme et dégagé de la création animale par le don immensément gratuit de Dieu, Adam se dressa contre Lui. Il voulait s'égaliser à Son infini. Luxe ridicule, révolte de pygmée : nous la recommençons tous les jours. Mais Dieu réalisa le vœu insensé d'Adam. Il lui permit de s'élever par sa chute même, et plus haut qu'il n'avait jamais été. Ce fut toute l'aventure de la Grâce. O felix culpa ! Tu devais nous valoir le Rédempteur.

Dieu pour relever Adam et le porter jusqu'à Lui-même envoya son Verbe dans le monde. L'Esprit couvrit de son ombre une Vierge : elle germa un homme qui était un Dieu. Il s'appelait Jésus, et il était venu en Galilée. Je te reparlerai de sa vie, mon fils, et de sa mort parmi les voleurs et les scélérats. Jusqu'où le Fils de Dieu ne s'est-il pas abaissé. Nous l'avons cloué sur une potence. Il fut notre risée, notre jouet, et Lui se laissait faire, comme un agneau qu'on mène à la boucherie, comme se laisse tondre une brebis. Mais par cette mort, il nous a engendrés à la vie. Elle fut la violence qui force la porte du ciel. Le chemin était tracé, nous n'avions plus qu'à le suivre.

Nous n'avions plus qu'à mourir aussi sur la Croix pour être entraînés dans la Résurrection. Le Christ nous a revêtus de sa Mort. Nous sommes inondés de son sang et tellement qu'on ne peut plus nous distinguer de Lui. Dieu ne voit plus qu'un seul Christ éternellement offert en holocauste sur la Croix. Et pour que nous soyons plus entièrement lui-même, Jésus nous a donné sa chair à manger, son sang à boire. Sa chair et la nôtre sont confondues. Il s'est fait notre Pain et nous sommes la terre que ce froment dévore.

Mon fils, j'ai fait de toi la chair du Christ. Te voici étendu sur une Croix, face au Père, exposé tout nu à l'inexorable amour.

V

Si tu savais la satisfaction de l'intelligence que tu trouveras dans le christianisme. On t'a parlé de ses mystères. Les mystères de la Religion ne sont pas des murs à quoi notre raison se heurte blessée. Ils sont comme des puits insondables : on n'en peut voir le fond. Ton œil traduit en impression visuelle les vibrations comprises entre le rouge et le violet. Tu ne vois pas au-delà du violet et pourtant le gamme infinie des ondes se poursuit. Je te donne cette comparaison, mais n'assimile pour autant pas les mystères de la Religion aux mystères de la nature. Ils diffèrent comme l'ombre et la lumière. Les mystères de la nature sont une ombre qui se projette sur ta connaissance. Les mystères de la Religion sont une lumière trop forte. Tu ne peux la soutenir de face. Ou plutôt, non, car tu peux les contempler, ces mystères. Ils sont comme un horizon si large que des milliards d'années ne te permettraient de l'embrasser. Mystère de la Sainte Trinité ! Que Dieu soit Un et Trois, quoi de plus satisfaisant pour l'intelligence ? Elle pressent une logique si exacte qu'elle en éprouve une joie. Dieu est vivant et il est simple. Ces deux propositions exigent la Trinité. Dieu est simple : il est tout entier dans son action. Il est vivant, son action même est personne. Et Dieu contemple Son Verbe, et le Verbe contemple le Père qui l'engendre, et si vivante est leur joie et si pleinement ils s'y donnent qu'elle est personne et leur égale. Et pourtant Père, Verbe, Esprit, Vous ne pouvez être qu'un seul Dieu, sans quoi Vous ne serez plus un Dieu. Père, Fils, Esprit, inépuisable Trinité, il nous fait taire, ici venus. Nous savons que vous êtes Un et Trois, et notre intelligence en a conçu de la joie, mais les yeux de notre chair, mais les yeux même de notre âme sont trop faibles pour seulement entrevoir la splendeur de votre éternel échange. Vous êtes le Dieu caché, non par les nuées qui vous dérobaient à Moïse, mais par votre propre beauté, Saint d'Israël, O mon Dieu !

Mon fils, tel est le Dieu que je t'ai donné. C'est pour lui que je t'ai transmis la vie que je portais enclose en moi. Et, mon fils, ce Dieu incommunicable est ton Père.

VI

Dieu est ton Père, Mystère de la paternité divine ! Écoute et médite ces paroles, Yahweh l'Éternel est ton Père, Celui Qui Est aime d'un amour de père celui qui n'a pas été. Tu es le fils de toute sa complaisance. Il t'aime de cette qualité d'amour que j'ai pour toi, mais combien plus vif et vaste le sien. Mon fils, qui me tient si profondément à la chair, cette même passion d'amour, Dieu l'éprouve pour toi. Que dis-je ? Il t'aime comme on aime en Dieu, absolument. Il t'aime comme il a aimé ce corps crucifié qui sur la croix mourait pour son amour. Il a oublié tes fautes, il a oublié toutes ces absurdités d'homme, il ne voit en toi que deux mains et deux pieds percés de clous qui saignent, il ne voit qu'un cœur ouvert pour mieux répandre l'amour.

Tu ne répondrais pas à cet amour ? Abandonne-toi dans cette étreinte. Consens à être aimé de ton Dieu. Bande ta volonté, sois, aussi douloureux qu'en soit l'effort, ce crucifié d'amour qu'Il espère presque voir en toi. Aime...

VII

Mon fils, dans l'aventure de la Grâce, je t'ai donné un compagnon. C'est un jeune homme de Galilée. On l'appelle Jésus, ce qui veut dire Sauveur. Il est né à Bethléem de Judée, ses parents étaient en voyage, et si pauvres étaient ceux-ci, qu'il vint au monde dans une étable. Comme il n'avait pas de berceau, on le posa dans la mangeoire des bœufs. C'était une nuit d'hiver, claire et douce. Les nuits d'hiver en Palestine ont parfois la douceur du printemps. Il n'y règne pas ce silence glacé des nôtres. On entend dans le lointain les troupeaux passer et les bergers qui les veillent chantent. Mais cette nuit-là, les bergers entendirent une voix qui n'était pas des leurs. Cette voix venait du ciel, et elle pleuvait sur la terre, douce comme une rosée. Et voici que des étoiles semblèrent se dilater : des anges parurent. Les bergers entendirent le chœur ineffable qui sans cesse joue devant la face des Trois. « Gloire au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes. Dieu leur témoigne l'immensité de sa bienveillance. » chantaient les anges. Une joie immense avait saisi les bergers dans leur âme. Ils se sentaient pénétrés de paix. Ils eussent voulu rester là, et que cette minute ne finit point. Mais la voix reprit : « Laissez vos troupeaux, nous les veillerons pour vous. Allez à Bethléem, vous y trouverez un petit enfant nouveau-né. Vous le reconnaîtrez à ceci : il est si pauvre que simplement roulé dans des langes il dort dans une mangeoire ». Les bergers allèrent. Ils virent ce petit enfant. Mais la paix ne les avait pas quitté et plus vive encore était leur joie.

Le sauveur du monde n'était pas un roi vêtu de pourpre et de lin, un Salomon terrible de puissance, tout paré d'or. Il était comme les leurs. Ils pouvaient aimer ce petit enfant comme les leurs. Marie l'avait posé dans leurs bras. Ce n'était pas une affaire des riches, cette rédemption promise et dont les pharisiens, avec leurs robes coûteuses et leurs phylactères discutaient. Le sauveur était aussi le sauveur des bergers, pauvres hommes que des maîtres exigeants accablaient. Quelle n'était leur dignité puisque, tel un roi envoie des ambassadeurs auprès d'un roi, Dieu leur avait envoyé des anges.

Jésus à peine né, la Rédemption s'accomplissait. Et la Rédemption n'était pas une notion abstraite pour les manuels des élèves ni des élans mystiques hors de la vie. Le premier acte de Jésus sur la terre – il vagissait encore les yeux clos - : remettre de pauvres hommes dans leur dignité d'hommes. La Rédemption, elle commençait en pleine terre, elle était quelque chose de social comme on dit aujourd'hui. Elle commençait avant tous les appels à la prière ou à la vertu par reclasser des pauvres dans leur dignité charnelle.

VIII Les Rois Mages

Aujourd'hui, mon fils, je suis un peu las pour te parler vraiment de l'aventure de la Grâce. Tu m'as entraîné dans une course qui ne convient plus à mon âge. Qu'elles étaient belles pourtant les montagnes de neige glacée où crissaient nos skis. L'air était pur, il réglait un absolu silence. Quand la nuit vint, te rappelles-tu, nous montions une côte. Nous n'avions devant nous que le champ des étoiles. Nous allions déboucher parmi elles. D'un élan de nos skis au haut de la côte, n'allons-nous pas nous projeter dans l'infini sidéral ?

Mais au haut de la côte, sur le champ des étoiles, trois montagnes s'élevaient. Avec leur long manteau de lune, elles semblaient trois mages à genoux qui guettaient l'étoile nouvelle. Et je me suis rappelé cette histoire des rois mages que dans ton enfance je te racontais.

Ils étaient trois mages dans les pays d'Orient. Melchior et Balthazar avaient de longues barbes blanches. Leur vie s'était consumée devant les étoiles à les contempler. Chaque soir ils montaient sur des terrasses si hautes, qu'on ne voyait plus autour de soi que le ciel fourmillant de mondes. En vain s'élevaient à eux les effluves de la campagne, en vain glissait sur le silence le piétinement lointain d'un troupeau, ils ne les distrayaient pas de leur ardente recherche. Melchior et Balthazar savaient les phases de la lune. Pour eux elle n'était pas simplement le visage mystérieux qui dans chaque ruisseau s'éparpille en écailles d'or, elle était la lampe sereine de leur connaissance. Ils savaient aussi le déplacement des étoiles sur l'axe invisible du ciel, et les nuits d'août quand pleuvent au travers du ciel les météores, tels les grains au travers du van, ils savaient que la terre traversait des mondes éteints à jamais dispersés dans l'espace.

Gaspard était leur disciple. Il avait seize ans. Ses yeux depuis son enfance avait tant miré les étoiles qu'ils semblaient en garder l'éclat. Maintenant que la vue de Melchior et de Balthazar faiblissait, Gaspard leur signalait la montée des astres. Les deux vieillards le chérissaient et ils lui enseignaient la science des mondes et que tout se tient dans l'univers : chacune de nos pensées suscite une étoile.

Un soir – qu'il était doux ce soir d'hiver sur la terrasse ! Aucune bise. L'air longtemps reposé sur les neiges était si absolument inodore qu'il semblait que ce lui fût une nouvelle saveur ? Pas de lune, et toutes les étoiles s'étaient assemblées autour de la terrasse comme en procession. « Quel est cet astre brillant qui venu du nord traverse la Grande Ourse », demanda Gaspard. « Aucune étoile ne monte à travers la Grande Ourse un soir de décembre » répondirent ses maîtres. « Voyez-la, elle devient si vive que vous la percevrez sans peine. » Une étoile bleue montait au ciel, si brillante que tous les astres en étaient comme des clous ternis. Sur son passage, d'eux-mêmes ils s'éteignaient. Ils paraissaient s'incliner, frémissant : un agenouillement des mondes.

« Il est né » dit Melchior, qui était le plus vieux. « Il est né » dit Balthazar. « Vois-tu, Gaspard, voici des millénaires que la terre attend un sauveur. Une vierge doit enfanter là-bas, dans le Royaume de Judée, par delà les montagnes et les déserts. Cet enfant sera Saint et l'Élu du Très Haut. Il n'éteindra pas la lampe qui fume encore, il ne brisera pas le jonc qui ploie. C'est l'Emmanuel, l'espoir des Nations. Ah ! que nous ne mourions pas, que nous ne l'ayons vu. Partons, partons immédiatement. Garde tes yeux fixés sur l'Étoile, tu es le plus pur, tu nous guideras. »

Et très vite les Mages firent seller des chameaux et des éléphants. Ils étaient vieux, ils eussent pu hésiter à parcourir des pays étranges. Quels périls ils allaient affronter ! Ils traverseraient des territoires ennemis, le froid.

Très vite les mages préparèrent leurs colis. Sur le dos de leurs chameaux ils firent charger les dons qu'ils apporteraient à Jésus. Melchior, un coffret d'encens précieux, extrait des pins les plus élevés des montagnes, en signe de divinité, Balthazar, en signe de royauté, de l'or sans alliage, mais Gaspard ne possédait rien. Et il cherchait dans toute la maison ce qu'il pourrait

bien donner au petit Jésus. Il ne possédait qu'un vase de myrrhe, elle est signe de la douleur, un cadeau que l'on n'offre pas – mais comme il ne possédait rien d'autre, et qu'il voulait aussi donner un présent, sous la charge d'un des chameaux, il cacha le vase.

Longue fut la route pour les rois mages. Ils ne reverraient peut-être jamais les hautes terrasses de Chaldée, jamais ils ne reprendraient leurs contemplations silencieuses. Mais ils avaient la foi. Leur âme était toute de ferveur. Mon fils, on ne fait rien si l'on n'est prêt comme les mages à partir sur un signe, sans même se retourner vers le bonheur qu'on délaisse. Tout ce que tu entreprends, entreprends le dans la foi. Crois à ta vie, crois à ton âme, crois à l'efficacité de ton action. Alors tu oseras. Tu seras fort. Tu seras grand. O mon fils, soit une âme qui croit.

Le halo d'enfance qui donnait à ses traits un contour imprécis ne flottait plus sur le visage de Gaspard. L'ombre duvetueuse de ses joues s'était précisée en un contour net et viril. Un beau jeune homme désormais, fier et pur, un peu ton visage mon fils. Les mages avaient passé des défilés de rocs si abrupts que jamais n'y pénétrait le soleil. L'air cloisonné dans des gorges avait la même senteur que les eaux mortes. Mais un jour les montagnes s'aplanirent, de souples mamelons se succédaient vers l'horizon et tout à coup par delà les houles reposées des collines surgit la mer.

Les voyageurs s'arrêtèrent. Immensément bleue, étale, son azur accru par l'acide verdure des rives, la mer s'étendait devant eux. Des îles dormaient allongées aux confins des plages. Les Mages n'avaient jamais vu la mer. Ils crurent en un second ciel. Tant d'azur et le soleil répercuté par l'éclat sonore des vagues les grisèrent. Il l'avaient devant eux, le pays de l'Emmanuel. L'Étoile les avait bien guidés. Parfois ils avaient douté, par ces interminables chevauchées nocturnes, et pourtant, même lorsqu'il neigeait, même au passage fouetté des vents, par une échancre de nuages, elle brillait leur étoile, et très vite ils s'étaient raffermis, car ils croyaient.

Au milieu du pays, dressée sur un mont, s'élevait une ville tout entourée de remparts. Elle était si ramassée dans ses murs que les parties s'en tenaient ensemble. Dans le jour naissant entre les toits en terrasse des fumées montaient. On eût dit au dessus de la ville comme un panache de plumes.

Par des sentiers ombrés et odorants de figuiers les mages gagnèrent la ville. « Comment se nomme cette ville » demandèrent-ils aux passants : « Jérusalem » leur répondit-on. Mais les passants s'étonnaient qu'ils ne connaissent pas la ville, et qu'ils voyagent ainsi sans rien savoir des pays qu'ils abordaient. Alors les mages racontèrent qu'une étoile les avait guidés, et qu'ils cherchaient l'Élu des nations qui venait de naître. Les gens pensèrent que ces vieillards et ce petit jeune homme étaient un peu fous, mais comme les mages voyageaient en grand équipage, on s'abstint de toute remarque. Pourtant on jugea prudent, puisqu'ils parlaient d'un roi et que tout ceci touchait à la politique, de les envoyer à Hérode.

Le Tétrarque de Galilée fut bien heureux quand il apprit la venue des rois mages. Avec leurs chameaux lourdement chargés, leurs éléphants parés de bijoux comme des courtisanes, la meute de leurs serviteurs blancs et noirs où l'on devinait à leur voix perçante les eunuques, ils offraient au monarque fatigué de sa puissance et dont aucune fantaisie ne pouvait plus distraire l'ennui, un spectacle inaccoutumé. C'est avec de grandes marques de distinction que furent reçus les mages. Hérode était heureux d'étaler ses trésors à des étrangers. Ils en acquerraient un prix qu'il ne leur connaissait plus. Ce furent des banquets au son des flûtes. Des jongleurs y montraient leur art. Ce furent des danses où des captives peu vêtues versaient une ivresse plus capiteuse que le vin. Le dernier soir, Hérode voulut que dansât Hérodiade. Sans doute, depuis qu'elle n'était plus la femme de Philippe et qu'il en avait fait son épouse légitime, ne l'intéressait-elle plus beaucoup. Mais il la savait belle. Il voulait en éblouir ces étrangers. Hérodiade dansa comme plus tard devait danser Salomé, elle dansa la même danse. Les mages en étaient émus, mais ils n'étaient quand même pas trop contents,

à cause du petit Gaspard. Celui-ci pourtant ne voyait que la merveilleuse arabesque décrite par ce corps impudique dont il ne sentait pas l'impudeur. Tout restait pur à ses yeux. La danse d'Hérodiade était pour lui comme le mouvement des étoiles : un rythme. Il en saisissait l'harmonie sans en percevoir l'intention capiteuse, et les parfums de cette chair n'évoquaient aucune image en lui.

Comme les mages avaient bu un peu trop de vin de Palestine, et que la danse d'Hérodiade avait troublé leur esprit, Hérode pensa le moment venu de les interroger sur l'objet de leur voyage. On lui avait vaguement parlé d'un nouveau roi. Son esprit en concevait de l'inquiétude. Avait-il tant intrigué, tant assassiné pour se voir dépossédé de sa couronne. Les mages lui dirent qu'ils cherchaient le messie qui devait exercer l'universelle royauté. C'est à Bethléem de Judée qu'il devait naître, du moins les prêtres juifs le leur avaient affirmé. Jusqu'ici, ils avaient été guidés par une étoile... Mais Hérode ne les écoutait pas beaucoup, avec une patience presque méthodique il déchirait les franges de sa robe. « S'il en est ainsi, dit-il, quand les mages eurent achevé leur discours, j'irai moi aussi à Bethléem l'adorer. Quand vous l'aurez trouvé ne manquez pas de m'en instruire. »

Au soir les mages reprirent leur route. L'étoile était de nouveau dans le ciel et plus brillante que Vénus les guidait. Elle étincelait dans le soir laiteux tendu de rose et de bleu pâle. Qu'il était paisible ce soir d'Orient, la terre exsudait la lumière de tout un jour. On eût dit une huée de lumière. Brève minute, mais le crépuscule n'était pas entièrement apaisé que l'étoile, à l'orée de Bethléem se posait devant une étable. Était-ce le palais de ce nouveau monarque ? Pourtant l'étoile ne bougeait plus. Et comme les mages croyaient on vit ces rois tout parés d'or, avec la multitude de leurs chameaux, et leurs esclaves et leurs eunuques, et leurs éléphants dont le pas faisait sonner la terre, s'agenouiller devant un enfant – un petit enfant de pauvre qui dormait dans une mangeoire.

Et les mages sortirent leurs présents. Dans un encensoir serti de diamants, Melchior brûla l'encens. Une senteur acre et douce se répandit dans l'étable. On eut dit l'effluve des forêts lointaines quand sous les cèdres le soleil darde. Balthazar répandit l'or au pied du Seigneur, ce fut un ruissellement comme un cours d'eau sous la lune. Le petit Gaspard était allé chercher sous la selle de son chameau son pot de myrrhe. Il en répandit le contenu sur le pied de l'enfant, et avec amour il les baisa. On dit que l'enfant Jésus accueillit avec une gravité royale les dons de Melchior et de Balthazar, mais qu'à l'offrande de Gaspard il eût un tendre sourire.

Et les mages s'en retournèrent. Un songe les avertit qu'Hérode voulait tuer l'enfant. Ils évitèrent Jérusalem.

Ils revinrent dans leur pays. On fit liesse, car on désespérait de les revoir. Mais lorsqu'ils dirent n'avoir vu qu'un bébé vagissant dans une étable, on se gaussa d'eux. Peu leur importait. Ils croyaient, t'ai-je dit.

Melchior mourut, Balthazar le suivit de près. L'un et l'autre moururent dans la joie. Ils allaient retrouver l'enfant qu'ils avaient tant cherché, dirent-ils. Gaspard vécut longtemps, mais jusqu'à l'extrême vieillesse il ne voyait jamais un enfant sans pleurer.

IX

O mon fils, j'avais à dessein de te parler de ce Jésus que je t'ai donné pour compagnon. Je voulais te dire sa vie, pour que plus intimement tu penses y mêler la tienne. Mais je sens bien qu'il m'y faut renoncer. Je pouvais te parler de son enfance, te conter la fuite en Égypte, te décrire les bords plats du Nil, et l'île où Joseph et Marie vécurent, je pouvais te dire les campagnes de Galilée, Nazareth au pied du Thabor, peut-être t'eussé-je narré les noces de Cana. J'eusse accumulé les détails extérieurs. Je connais bien ce pays de Galilée, la montagne et la plaine et près des fontaines les platanes. À Nazareth j'ai cueilli des violettes blanches.

Un saint de chez nous, Charles de Foucauld, les avaient semées. Mais déjà dans l'histoire des rois mages je me dérobaï. Si je me suis tant étendu sur ces bons rois, ce n'est pas seulement que je les aimais, ce n'est pas seulement pour te dire leur folie divine – les voyages invraisemblables à la recherche d'un enfant – ni pour l'exemple de leur foi, mais je sentais bien que je n'irais plus outre. Mon fils, devant Jésus, que puis-je sinon me taire. Luc, Matthieu, Marc, t'ont dit la vie, Jean t'a révélé son âme, et qu'elle fut toute d'amour, à l'Esprit de t'instruire plus profondément pour de la vie de Jésus faire la tienne. Vois-tu, Jésus s'est fait tout à tous, chacun de nous peut s'y conformer. Je t'eusse dit simplement (et encore le pouvais-je) ce qu'il est pour moi, et pour un poète la magie de ses paraboles, mais je n'avais pas de don pour te communiquer son âme et te montrer par quoi elle est si parente de la tienne. Pourtant c'est cela que je voulais.

Mon fils, chaque jour médite les Évangiles. Qu'ils te soient si intimes que Jésus devienne vraiment ton compagnon. Sa vie, ce n'est pas à moi de te la décrire avec des mots, c'est à toi de l'inscrire dans ton âme. Et tu connaîtras sa Suavité. Pourtant ne cherche pas le bonheur auprès de lui. Il te donnera la joie, il te donnera la paix, il ne te donnera pas le bonheur. Il te mènera par un chemin bordé de ronces vers la porte étroite dont le seul linteau est la croix. C'est là qu'il te faut monter avec lui. Qu'importe la plaine de Galilée et ses lointains bleus au pied du Thabor, qu'importe les lys des champs, les étendues blanchissantes par la moisson, les soirs à Tibériade, quand les barques rentraient au port, et que le rose crayeux des montagnes se fonçait au rose glissant du lac, une seule chose compte vraiment, vois-tu : ce monticule aux portes de Jérusalem. On l'appelait le Calvaire. C'était un lieu abandonné, un cimetière et tout en haut, un gibet. Certes la vue était belle de ce lieu. On dominait Jérusalem et ses terrasses où l'ombre et la lumière s'imbriquent. On apercevait le Cedron, ses tombes bleues et blanches, par delà le Cedron le Mont des Oliviers. Mais qu'importe, car ce lieu dominait le monde.

Prie, mon fils, et tu connaîtras ce Jésus mort sur une croix pour l'amour de Son Père et pour ton amour.

X

Mon fils, je t'apporte la joie.

Le secret de la joie, c'est que tu vives dans l'instant. « À chaque jour suffit sa peine, dit l'Évangile. Ne vous inquiétez pas de demain, insensés, vous ne savez pas de quoi demain sera fait ». Si les hommes savaient comprendre cette parole, ils connaîtraient sans doute encore la douleur et son ferment pathétique, ils ne connaîtraient plus la tristesse. Chacun de nos instants, ou presque, nous apporte une joie, mais nous ne savons pas la saisir. Au lieu d'écouter son chant, nous nous narrons des choses tristes qui ne viendront peut-être jamais. Ce matin, j'étais dans la montagne, l'air était d'une telle limpidité que chaque pic s'inscrivait au bord du ciel dans toute son acuité. L'azur emplissait la vallée. Celle-ci n'était qu'une grande coupe de lumière et d'azur offerte au ciel et moi dans tout cet échange de bleuité, de neige, de soleil je buvais la joie. La joie elle me venait de toute part. Je la humais avec l'air vif, elle emplissait mes yeux autant que la blancheur de la neige, elle me saoulait comme un vin. Elle était dans ce vent inodore et glacé qui me démontait, elle m'enrobait avec lui. Pourquoi en cette minute pensais-je à l'ennui de reprendre un travail détesté. Je m'en inquiétais jusqu'à l'angoisse, et de ton avenir, et de celui de ta sœur. Je souillais de mes anxiétés la joie immense du monde. C'était comme si devant toutes ces beautés qui se succédaient en avalanches j'avais fermé les yeux, obstinément.

Et j'ai compris que le bonheur était de vivre chaque minute comme s'il n'en existait aucune autre. Chaque minute est la perle sans prix pour laquelle vendre tous ses trésors. Le monde est un cimetière des joies que nous n'avons pas saisies, de bonheurs que nous avons

dédaigné de vivre. Écoute dans ton cœur le bonheur qui t'emplit en ce moment et simplement parce que ton sang coule vif à travers tes membres et qu'aujourd'hui le vent a fouetté ta face.

Notre goût de vivre dans l'avenir est une parodie de l'éternité. Nous voulons sans cesse nous étendre, nous allonger, projeter plus loin notre moi. Le jour qui succède au jour dément toutes nos prévisions. Qu'importe, chaque jour nous recommençons. Sisyphe qui s'impose à soi-même la tâche écrasante de hausser son rocher.

Comprends-moi... le conseil que je te donne aujourd'hui comporte un danger. Je voulais simplement te dire la joie qu'apporte chaque minute et qu'il ne faut pas la laisser perdre. Je voulais te mettre en garde aussi contre une inquiétude fébrile de l'avenir. Ce n'est pas que je veuille que tu t'éparpilles dans l'instant. Prends en la joie, mais qu'elle ne te suffise pas. La seule vraie joie est dans l'effort.

L'instant, si tu t'en contentes, il te dévorera comme l'avenir. Tu finirais par te réduire aux sensations qu'il t'apporte. Peu à peu tu en viendrais à les raffiner pour mieux les sentir. Ce serait la fin de ta beauté. Car je te veux tendu dans l'essor, et mâle, et fier. À te satisfaire de l'instant tu ne serais plus qu'un esthète. Ne sois pas l'avare de soi-même âprement penché sur l'avenir, ne sois pas non plus le prodigue qui se gaspille. Les instants, cueille les, mais sans les transcender. Qu'ils soient la nourriture de ton effort.

Toute la joie est dans l'effort. Tu es montagnard, tu le sais bien. La cime te domine elle t'écrase si tu ne l'avais âprement conquise. Tu as lutté, tu as peiné, tu as souffert en montant. Parfois tu as cru tout lâcher. À peine voyais-tu l'ascension des montagnes autour de toi et le ciel à chaque heure plus bleu. Il fallait monter. Mais à la crête, quand les monts dominés déferlent comme une houle impuissante à tes pieds et que tu te sens si haut que seul subsiste le silence – Oh ! ce silence de la cime, sidéral – alors à toute la beauté du monde s'ajoute la joie de la posséder. Victoires, ces crêtes de glace, victoires les roches craquant de gel, et les contours d'or et d'azur, victoire aussi le silence.

Ainsi le prêtre, quand il a lutté avec les mots, qu'ils les a pliés à exprimer son rêve, sent la joie, ainsi l'artisan quand sort enfin de ses mains une œuvre.

XI

Je t'ai parlé du christianisme comme d'une aventure à tenter, mon fils ! J'avais raison. Une aventure qui te prendra tout entier. Corps et âme, te voici entièrement engagé. Tu es parti sur la grande route inconnue et tu ne vois plus déjà le seuil de la maison quittée...

Mais tu n'es pas seul. Quand le voyageur sur les routes de la terre s'en va, le vent et les parfums l'accompagnent. Il suit des haies où des vols d'alouettes s'enfuient dans un froissement d'ailes percé de cris. Des arbres bordent le chemin et si la nuit vient, au ciel se lèvent les étoiles. Elles guident le voyageur, elles lui parlent.

Étoiles que de fois vous avez peuplé mes nuits solitaires. Vous m'étiez des regards très doux. Je ne m'indignais plus. Autour de moi vivait votre sollicitude. Je reposais dans votre amour car entre nous s'établissait un échange. Mon âme se dilatait jusqu'à vous qui me vouliez votre paix.

Ils t'attendent. Ils sont cet arbre, et ce parfum. Ils sont cette étoile à ton firmament. La route de la grâce est toute bordée d'anges qui veillent. Dieu avait pour chacun de tes détours, ses sollicitudes formulées étaient là qui t'attendaient.

O mon fils, à chaque minute de ta vie est un ange, à chaque moment décisif.

Quand tu auras vécu et que tu te retourneras vers ta vie, tu mesureras combien ces anges t'ont guidé. Tu croyais te conduire toi-même : à chaque fois que la route tournait une main te prenait. Pour les grands faits qui ont dominé notre vie, qui l'ont orienté, nous n'avons jamais opté nous-mêmes. Avons-nous choisi la venue de l'amour ? Avons-nous choisi cette

rencontre d'où toute notre existence a découlé. Les faits déterminants de notre vie sont les plus fortuits.

Providence ! Tu es dans la main de Dieu mon fils. Abandonne-toi. Laisse faire. Sois l'enfant malade entre les bras de sa mère, si confiant. Âcre est la potion. Il la boit pourtant, si grande est sa sécurité qu'on l'aime. « Qui de vous si son fils lui demande un pain lui donne une pierre ? Vous faites ainsi, méchants que vous êtes. Combien plus votre Père qui est bon ». Abandonne-toi.

Quelle paix, O mon fils. Je vois ma vie pensée par un Dieu qui m'aime. Chacun de mes instants est sa sollicitude. Ne luttons plus. Soyons le nageur qui s'abandonne au courant. L'eau le porte. Non point que cesse tout effort. Il doit flotter. Mais cet effort s'exerce dans le sens même du fleuve.

L'Amour t'enveloppe, O mon fils, l'Amour te pense. Ineffable mystère d'un Dieu qui de nous semble faire son dieu. Il mendit la parcelle d'amour que nous voulons bien lui donner. Chacun des battements de son cœur, il nous le rapporte. Il nous aime. Tu ne sais pas encore ce qu'est aimer, la négation de tout soi-même. Cette passion Dieu l'a pour nous. Il guette chacun de nos acquiescements. Comme le mère d'un enfant difficile et personnel se satisfait du moindre sourire, il se contente de nos rares abandons. De quelques instants de bonne volonté il tisse une éternité de bonheur.

Ose croire en la Providence. Voici le moment le plus décisif de l'aventure. Les sagesse humaines abandonnées, entraves qu'on rejette au quai, le vaisseau démarre. Nous ne croyons plus à la sagesse humaine. Nous bâtissons notre vie sur ses raisonnements, il faut désormais l'appuyer sur cette seule certitude que Dieu nous aime et partir.

XII

Quelle amarre te retenait à la terre ? En quoi te fiais-tu le plus qu'en la Providence ? L'argent est le simulacre odieux de la Providence. Il nous attend. Fions-nous à lui. Nous le trouverons à l'heure opportune. Comme Dieu il sait prendre toutes les formes de notre désir et de notre besoin. Il étanche toutes nos soifs, tout à tous. Fruit savoureux, femme tendrement convoitée, délices des plus beaux jardins ? Il est notre confiance pour l'avenir. Point besoin de miser sur Dieu. Nous avons un autre appui, plus docile, tangible, semé chez nous.

L'argent, c'est le présent qui déjà mange l'avenir. Tu en tiens un bon petit bout d'avenir, dans ta poche. Tu le réduis à ta petite entreprise d'homme. Cette grande forêt, l'avenir tu en fais un jardin ratissé, avec des concombres et des salades. Pourquoi la grande forêt de vent, pourquoi les arbres dans le bruissement de la cime sonore, tu as ton petit clos, tes haricots et tes carottes.

L'argent est pire. Cordage qui t'arrime, il t'entraîne au môle. L'un après l'autre les vaisseaux s'en sont allés, la mer ouverte sous leur étrave, vers l'aventure. Tu restes avec ton argent. Il te rive à ces tristes quais de la terre.

Il passe de l'un à l'autre, l'argent. De qui n'es-tu pas solidaire dans cette affreuse communion. Visages que l'âpreté dévore ; que reste-t-il du jeune homme intact que j'ai connu ? Comme une cire épouse le moule, tu as pris le visage de ta passion. Les yeux fuient, la bouche est tordue, tu as le visage même de la ruse.

Mais si tu délies cette entrave, O mon fils, tu posséderas le monde. Quitte l'argent. C'est miser sur Dieu. C'est entrer d'emblée dans l'ordre de la Grâce. C'est tenter du premier coup l'aventure.

Et toi, me diras-tu, qu'as-tu donc quitté pour me parler ainsi. Hélas ! Je n'ai rien quitté. Je suis resté sur la rive où l'on recherche les honneurs, l'argent, ces vains coquillages dont se réjouissent les hommes. Mais d'avoir tenté le départ, il me reste au cœur la nostalgie de l'aventure. Il est trop tard. Je ne partirai pas. Mille liens m'enserrent. Mon cœur même est à

ce rivage. Les jeunes bras de ta mère, les tiens et la nécessité de vous assurer une vie heureuse m'ont retenu. Il ne faut pas me mépriser. Tant d'amour est entré dans mon refus. Si je suis resté sur le rivage toi, du moins, pars. Ce ne sera pas en vain que j'aurai vécu, si je t'ai donné le goût d'un horizon plus serein, si je t'ai mené jusqu'au môle d'où l'on embarque à la conquête de la joie.

XIII

Possession du monde, pèle mêle, je reverrai les images de cette joie.

Quand à dix-neuf je partis : vers l'Amérique vingt jours ce ne fut autour de nous que la mer. Seuls le levant et le couchant en variaient la monotonie et ces poissons ailés qui se jetaient aveuglément sur le pont. Je couchais en plein air, baigné dans le clair de lune tropical. La nuit étincelait d'or. Les étoiles brillantes et comme dilatées, la lune encore et glacée, la mer où se mêlait aux reflets des phosphorescences, tout luisait. Des fentes de lumière se levaient à l'étrave, et derrière nous un ruban de feu s'étendait jusqu'à l'horizon.

Le rapide couchant préludait à ces nuits. Les nuages verticaux accumulés par les alizés se teignaient de vert et de violet. C'était un amoncellement de couleurs, un opéra des tons les plus déchirants. Brève minute, la chimérique féerie se diluait déjà dans la nuit, effeuillée, ternie, effacée.

La mer, elle m'a repris bien souvent. Pour mes jeunes ans, n'avait-elle pas été la jeune image de la beauté. J'étais petit encore, avec une bêche je creusais un château de sable, mais retourné vers l'étendue transparente, je délaissais mon jeu. Infiniment claire était la mer, blanche et plus claire que le ciel. Il y flottait comme des bulles irisées, des méduses. Et mon cœur d'enfant avait connu la beauté.

Beauté, mon cœur devait te rester enchaîné. Si Dieu n'était pas beau, l'adorerais-je ? C'est toi qui m'a ??? pour lui. Tu fus celui de Ses visages qu'Il a daigné me montrer. Dès lors je l'aimai.

Mon Dieu, je sais que vous êtes toute beauté. Je vous ai vu dans les matins de neige sur la montagne, quand les buissons en filigrane brillent. O surplus de mon cœur lorsque – chaume, statue, ou ces trois peupliers dans le ciel – j'ai rencontré la beauté. O mon Dieu – je connais un peu votre paradis sur la terre – vous épuiserai-je jamais, beauté pleine des soirs d'été quand aux rives herbeuses les eaux se dorent et que les ombres joignent les unes aux autres les collines ?

Beauté, mes mains voudraient vous saisir. Je voudrais vous presser sur ma bouche. Ces paysages je voudrais tout entier m'en baigner. J'ai pris sur mes bras les clairs soleils de l'été, les jardins, les vallées ombreuses, et par delà les falaises aux blés mouvants la mer éternellement murmurante. On ne me les ôtera pas.

Vienne le malheur. On ne vous arrachera pas de mon cœur, beauté. Je suis pour toujours l'enfant extasié qui, certains matins de printemps, devant la beauté du monde, quand l'air embaumait le tilleul et que dans les prés blanchissant éclatait la rougeur des coquelicots, laissait d'extase tomber ses bras. Les jeux étaient sans attrait. Ses yeux étaient tout attrait devant la volupté qui l'envahissait. Jusqu'aux larmes il goûtait le frissonnement des ombelles, le vol jumelé des papillons blancs sur le ciel, et ces grappes touffues de roses. Que je ferme les yeux, il renaîtra toujours le temps de mon enfance, il renaîtra dans ce matin où l'air est bleu et brillant, le ciel soyeux, où les eaux chantent plus vives.

Beauté, vous avez tissé mon âme, je suis nourri de votre substance. Indissoluble est notre union. Éternelle désormais, liée à mon destin d'homme, montant à Dieu, vous vivez en moi. Vous ne mourrez jamais plus, O éphémère beauté. Vous êtes dans ma chair ressuscitante. Comme le météore emporte sa guirlande de feu, ainsi je vous entraîne dans mon destin. Je me suis dilaté de tous vos dons.

*

**

Joie simple de la terre. Qu'une feuille palpite, qu'un cytise penche ses grappes, nous en avons de la joie tout un jour. Nous en avons de la joie toute notre vie si nous savons avec l'éphémère former notre visage éternel.

*

**

La terre nous a délivrés de la civilisation. Nous n'en pouvions plus de la supporter. Notre génération a suivi un besoin presque insoutenable de s'en délivrer. Nous mourions d'un excès de confort, nous nous étions étiolés dans l'air épaissi des villes. Factice, trépidante, notre vie de civilisé nous épuisait

Nous avons tous senti ce besoin de nous évader. Des Mouvements sont nés dont le dessein était de nous délivrer d'une civilisation trop urbaine. Dans le molisme (?) même, ce panthéisme des hommes qui ne croient plus en aucun dieu, résidait quelque chose de sain. Nostalgie d'une vie plus naturelle, plus près de l'élément végétal. Te le cèlerai-je, mon fils, j'en ai senti la tentation certains jours où la méditerranée brillait d'un éclat plus dur sous les pins. Le vieux Pan n'était pas tout à fait mort. Je fusse demeuré sur ces pierres abritées où les cigales crépitaient. Mes jours eussent alterné entre les bains et le soleil, si calme était ma joie que de voir la fleur jaune d'un figuier de barbarie parmi les sables m'eût retenu immobile toute une heure.

Plus pur était le scoutisme. Pourtant il naquit lui aussi du besoin de fuir la civilisation. On jouait au sauvage, non sans Rousseauisme, mais pour retrouver un peu de la joie primitive. Tentation, sans doute. Nous revenions de ces évasions profondément inadaptés à la vie, séparés de nos frères. En fin de compte nous nous étions retranchés de la grande aventure de la Grâce.

Car cette aventure est solidaire. Jamais elle ne se joue seul. L'océan où tu t'embarques, c'est la pleine marée humaine. Il faut te jeter à plein corps parmi tes frères.

Pourquoi t'évader, s'ils restent là qui soupèsent, pourquoi même être pur s'ils croupissent dans l'impureté. N'en t'en sais-tu donc pas comptable ? Courir l'aventure de la Grâce, c'est à plein corps parmi les hommes se jeter.

S'évader de cette civilisation que l'homme ne peut plus porter, mais qu'alors tous s'évadent avec toi. Attire tous les autres et non pas quelques amis choisis vers le rafraîchissement de la nature. Donne ta vie pour que tous connaissent la grande joie naturelle des prés embaumés de juin, des sentiers étroits odorant le silex et la ronce.

Un scoutisme peut être, mais un scoutisme régénéré, dépouillé de son idéologie enfantine, épuré de sa manie d'évasion. Un scoutisme vraiment pour tous, mieux adapté.

Les scouts se sont montrés profondément inaptés à la vie publique, incapables de jouer un rôle utile dans la nature. C'est une donnée immédiate de l'expérience, qu'on se rapporte à l'attitude des scouts au service militaire, ou bien au rôle néfaste qu'ils jouèrent à Vichy à l'automne 1940. Et pourtant pas de sainteté dans leur mouvement.

Je rêve (peut-être est-ce toi qui le verra ?) d'un scoutisme mieux intégré dans l'aventure de la grâce. Il quitterait ce nom, étrange quoi qu'il en dise, ses manières paramilitaires, son uniforme anglo saxon. Il se ferait populaire, il ne serait plus évasion mais entraînement, comme une adaptation nouvelle des mouvements spécialisés qui, eux, n'ont peut-être pas assez compris qu'il fallait délivrer l'homme de la civilisation.

Mais, ce soir, retiens surtout ceci, mon petit. L'aventure de la grâce te livrera la création, mais celle-ci non plus, pas plus que l'instant ne doit te retenir. Le but est plus haut. Il est bon de cueillir des fleurs sur la route et d'en passer à ton chapeau, mais leur quête ne doit pas nous retarder. Le but est plus loin et plus haut, et seul il compte.

XIV

Oui, mon fils, l'aventure de la Grâce, tu la poursuivras parmi les hommes.

L'aventure de la Grâce, c'est un jeu de qui perd gagne. Tu croyais tout quitter, et voici que tu trouves au centuple les biens abandonnés.

Et d'abord le christianisme te donne les hommes.

L'as-tu pensé parfois ? Chacun des hommes que tu approches est une âme. Cette émotion soudain, se rappeler en parlant à cet homme, qu'en lui se joue le drame éternel.

Cet homme qui charge ta malle dans le train, pense qu'il est un des acteurs dans la Tragédie de la Rédemption. Regarde-le avec respect. Si tu connaissais vraiment ce qu'est une âme, si tu croyais vraiment au drame dont elle est à la fois l'acteur et le théâtre, tu t'agenouillerais devant elle. Tu tiendrais les mains de cet homme dans la tienne, et tu plongerais dans ses yeux ton regard.

Le chrétien est un homme pour qui l'homme existe. À cela tu reconnaîtras son authenticité. Ne suis pas ces prophètes, qui sous prétexte d'exalter Dieu abaissent l'homme. Sont-ils donc meilleurs que leur maître, pour professer un dédain qu'il n'a pas. S'il avait créé l'homme si méprisable et si bas, l'eût-il aimé comme Il l'a fait. Amour gratuit, certes, et que nous ne méritons en rien.

Il ne s'agit point ici de mérite, mais, serais-je dur, d'urgence. Nous ne méritons pas, mais nous sommes, et telle est notre dignité d'homme que l'amour de Dieu trouve en nous son objet.

Quelle richesse et quelle exaltation, si dans chaque homme tu sais voir une âme. Plus aucun n'est indifférent. Plus aucun n'est étranger puisqu'en lui se joue le même drame qu'en toi.

Et ce drame, vous ne le jouez pas chacun solitaire. Dans l'âme de tes frères tu peux aider au dénouement. Que tu le saches ou non, tu y collabores. Tu es responsable de tous les péchés du monde, chacun de tes manquements est un recul de la Grâce. Mais aussi, chacune de tes victoires inscrit une victoire pour l'homme. « Chaque âme qui s'élève élève le monde ».

L'aventure qui entraîne le monde dans son destin se joue en toi. Homme parmi les hommes, homme plus que les hommes, - dans la Grâce n'as-tu pas assumé tes frères ? - tu es responsable dans la tragédie du monde.

Comprends cette proximité. Tu n'es pas seulement contigu à tes frères, juxtaposé, tu agis en eux. Tu as pouvoir sur leur action, tu orientes leur destin. Ton poids déplace le fléau de la balance où Dieu les pèse. Dans la Grâce tu es mêlé à tes frères plus intimement que dans un verre l'eau et le vin.

*

**

Parfois cette proximité prend nom de vertu : l'amitié.

On a beaucoup écrit sur l'amitié. On la présentait naguère comme un sentiment fameux. Seuls l'éprouveraient ce qu'ils appellent les élites. Un sentiment pour les grands du monde, les esthètes, les philosophes... au vulgaire on abandonne la camaraderie. Pour ces écrivains l'amitié demanderait l'oisiveté du Portique et je ne sais quel décor de balustres et de roses où des hommes gravement mûris échangeaient les fruits de leur expérience.

Nous avons connu l'amitié. Elle n'était pas ce vin exquis d'aromates. Beaucoup plus âcre sa saveur, et forte aussi, et nous n'étions pas non plus les grands du monde. Jeunes et pauvres nous n'échangions pas d'un ton suavement désabusé le fruit d'intimes expériences. Nous avançons, et l'amitié c'était de marcher ensemble aux chemins pierreux de la vie et de tendre vers l'idéal, le même pour nous tous, d'une cité plus fraternelle.

L'amitié : la communion virile dans l'essor. Tu es un montagnard, tu connais la fraternité de la cordée, son étrange solidarité vers la montagne qu'il faut vaincre. Voilà l'image la meilleure de l'amitié.

Tous les sentiments les plus exquis Dieu m'a donné de les connaître. J'ai vécu la plus chaude amitié. Nous avons vingt ans et nous voulions refaire le monde et nous avançons ensemble. Beaucoup sont restés sur la route. Nous avons connu l'amertume des échecs, et certains la trouvèrent trop forte. À tous, pourtant, il nous reste cette chaleur intime, cette douceur au creux de l'âme de nous être si ardemment aimés.

Qu'aimions-nous les uns dans les autres ! Telle pureté, tel enthousiasme qui donnait à chacun de nous un charme ? Nous nous aimions de retrouver les uns dans les autres le même vouloir et la même ardeur à la poursuite du même rêve.

Mon fils, cette amitié t'est nécessaire dans l'aventure de la Grâce. Recherche-la, poursuis-la. « Dieu ne fait rien que par compagnonnage », médite ce mot, mon fils. Les apôtres, qui furent douze, ne l'éprouvèrent-ils pas les uns pour les autres, cette amitié. Sans elle, ils n'eussent pas vaincu le monde.

Il semblerait, pour ainsi dire, que Dieu ait besoin pour agir que plusieurs hommes soient ensemble, « là où deux ou trois se réuniront en mon nom, je demeurerai parmi eux ». Nous sommes les fragments brisés d'un miroir, il faut les rapprocher pour que Dieu y mire sa face, joindre nos vertus partielles et différentes pour que Dieu puisse refléter l'infinité de ses vertus.

L'amitié t'insérera plus profondément parmi les hommes et là encore elle t'enfoncera dans l'aventure de la Grâce. Tu ne joues qu'un épisode de cette aventure. Son drame se déroule dans toute l'humanité. L'humanité finira-t-elle par ne présenter à Dieu que le visage d'un seul Christ, ou se dissoudra-t-elle dans ses propres contradictions. Voilà le drame, voilà le sens de cette aventure, où, avec tes frères, te voici jeté.

Ne désincarnons pas le christianisme, nous ne trouverions plus rien. Il n'est pas autre chose que cette immense élaboration de l'homme en un Dieu. Supprimez l'homme, il n'a plus de sens. Dieu a voulu qu'il soit deux termes dont l'un et l'autre sont nécessaire – Dieu – l'homme, et toute la création vit ce drame.

Homme parmi les hommes, homme plus que les hommes, te voici dans l'aventure de la Grâce. Non pas un ange, ni du néant, mais un homme, avec la main dans la main des autres hommes, pour une chaîne qui s'étendrait à l'infini.

La joie.

La joie... Je n'ai jamais prononcé ce mot sans frayeur, mon fils. Au moment de t'en dire le secret le plus profond je tremble car la pratique de la joie est la douleur...

Sans doute t'ai-je dit : On souffre beaucoup moins sur la terre qu'on ne le croit. Pends tes instants, chacun en est doux, et dans les pires souffrances se font des haltes de douceur. Il n'est de douleur si forte qu'elle voile le bleu du ciel.

À l'appui de cette vertu j'ai du te dire mes soucis de l'exode. Jamais l'azur fut-il plus brillant, d'un bleu plus lisse. Au soir le campement de tous ces malheureux qui fuyaient prenait un air de kermesse. Pour un instant ils ne craignaient plus la mitraille des avions. Le soir apportait sa trêve. Tout autour, dans les campagnes, la vie continuait. Des carrioles roulaient parmi les blés dont nul ne savait si on les faucheraient, si paisibles. On ignorait tout de ceux qu'on aimait, on avançait au hasard, tout un peuple à l'abandon sur les routes, mais qu'un instant cessât la peur, on était heureux, on plaisantait. Les filles riaient de ce rire trop vif qu'on entend aux soirs de printemps. On se baignait, tout alangui dans le fleuve, où bientôt on recueillerait des cadavres.

S'il reste tant de bonheur aux pires moments de la vie, combien plus aux autres jours. Nous obscurcissons la vie de mille soucis inutiles, nous l'attristons de vaines obsessions. Laissons ces rêves maladifs. Respecte les fausses douleurs. Garde ta pitié pour la vraie. Que nous ayons perdu celui que nous aimions, alors nous avons le droit de souffrir. Alors nous

pouvons pleurer comme le Christ au tombeau de Lazare. Réservez nos larmes pour les vraies douleurs.

Car elle existe, la douleur, royale, absolue. Elle existe aussi profonde que la joie. Un jour dans ta vie elle se dressera devant toi, et tu devras l'êtreindre comme une épouse hideuse. Elle collera ses lèvres sur tes lèvres, tout son corps elle l'appliquera contre toi et tu ne seras plus qu'une brûlure qui vit.

Horrible baiser, j'en frémis pour toi. Je voudrais qu'il me soit permis de prendre ta place. Me substituer à toi – (voir son enfant souffrir c'est trop horrible). Et pourtant, sans cette épouse tu ne deviendras pas tout à fait toi-même. Comme la femme de chair métaphysiquement te complète, ainsi cette épouse mystique. Elle te porte à la pleine stature d'homme.

Oh ! Si tu savais l'accueillir. Tu verrais, la douleur quand on sait la connaître a ce visage que j'ai souvent décrit, le visage d'un crucifié mourant d'amour. Personne ne l'a jamais peinte ni décrite. La vraie joie et la vraie douleur échappent à notre pouvoir de fiction. Elles nous dépassent. Elles sont plus variées que l'horizon de notre regard.

La douleur et la joie n'ont qu'un visage, un même visage, celui que Véronique recueillit sur un voile, souillé de boue et de crachat.

Face de mon Dieu ! Ce visage aux yeux clos, ces yeux qui saignent, ce nez que les soldats d'un coup de gourdin ont brisé. Je lis en vous toute la douleur du monde. Elle est là, non résumée mais assumée. O face malgré tout royale !

Notre douleur est désormais cet unique visage. Dieu tout entière la voit en lui. Tout entière il la voit dans ce pain que le prêtre élève, la face de notre Dieu, royale et douloureuse.

« La face du vendangeur au jour de son ébriété ».

La joie, vois-tu, on ne sait jamais si on l'a atteinte, si on la possède vraiment, si on n'est pas le jouet d'une illusion. La douleur ne trompe pas. Elle témoigne. C'est là sa nécessité. Comment seras-tu sûr d'avoir imprimé sur ton visage le visage du Christ, si tu n'essuie sur ton front le même sang, les mêmes crachats.

Et mon Dieu, pourtant, prévenez nous de la douleur, délivrez nous de la souffrance. Nous n'avons pas le droit de la désirer. Trop grave en est le sacrement. Il faut attendre que vous nous en jugiez digne. Mon Dieu, que s'éloigne de nous ce calice. Jésus lui-même vous l'a demandé qu'il s'éloigne, que nous vivions dans le bonheur et dans la paix de vous connaître, sans plus. C'est le mystère, elle est un mal et elle est un bien. Vous ne voulez pas la souffrance. C'est nous qui l'avons créée. Mais vous l'avez comme reprise à votre compte. Vous en avez fait une œuvre divine. De l'instrument affreux que nous avons forgé, vous avez fait une couronne royale et sur le front même de votre Fils vous l'avez posée.

Dans l'aventure de la Grâce la douleur est une étape nécessaire. On ne se crucifie pas ailleurs que sur la Croix, on n'atteint pas à la ressemblance du Christ si l'on n'a pas les mains et les pieds percés.

*

**

La douleur a une valeur d'incarnation.

Parce qu'elle te fait plus homme, elle te virilise, elle te donne la plénitude de ton envergure. Elle t'impose, elle te fait sentir plus profondément ta condition d'homme. Elle te lie plus intensément encore aux autres hommes. Elle est comme une chaîne de feu qui tous nous tiendrait ensemble.

N'est-ce point le rôle essentiel de la douleur dans l'aventure de la Grâce ? Par elle nous assumons davantage d'humanité. Nous devenons une substance plus forte, plus riche, plus susceptible d'être reprise dans le Christ. Puisqu'il s'est fait homme dans toute la plénitude du terme, plus nous serons homme et plus nous serons assumés par lui.

L'an dernier, dans la montagne j'avais commencé à te parler. Nous voici rentrés. Le Printemps, l'Été se sont succédés. Ils nous ont donné des jours de soleil, des matins si clairs où l'air brille, des soirs laiteux, infiniment longs. L'Été s'en est allé, c'est l'automne. La saison de la maturité s'accorde bien aux graves paroles que je dois te dire. Tout le jour j'y ai pensé. Les feuilles mortes roulent sous les arbres presque dépouillés. Une féerie presque aussi brève qu'un couchant commence à se défaire. Déjà l'or des hêtres ternit.

Viens, nous ferons le tour du lac. Avec ta mère, avant ta naissance, nous en avons souvent longé la rive. Par un automne tel que celui-ci, plein de douceur, la brume flottait sur l'eau, entre les joncs dont les troncs humides sont plus noirs qu'en été. Ils situent profondément l'atmosphère de nacre, la lumière de perle où le jour s'éteint. Viens. Le jeu de quelques enfants attenorés ne nous distraira pas. Dans l'aventure de la Grâce je veux te dire la dernière étape, l'aboutissement suprême de ton essor.

La mort.

Situer la mort. Ne pas la repousser au bout de la vie, le plus loin possible, si loin qu'on ne la voit presque plus.

La mort est de tous les jours. Elle nous est aussi intime que la vie. Elle est l'autre face de la vie, le vase où coulent les jours passés, où déposent les heures finies. Il ne faut pas penser la vie sans la mort où tu ne comprendras rien à la vie. Elles sont aussi liées que l'homme et son ombre. Elles vont de pair. Antigone, Ismène, deux sœurs jumelles. Notre mort, elle naît en même temps que nous. Elle croît avec nous chaque jour, chaque jour plus pleine, plus abondante, nourrie de ce temps qui nous coule entre les doigts comme du sable. Elle grandit tellement que peu à peu elle nous supplante.

O jeune homme si fier de ta vie, cette vie n'est que pourvoyeuse de ta mort. Chacune de tes heures, si diaprées tu l'y précipites. Ta véritable grandeur, quelle est-elle ? Ce fantôme de toi que tu es. Combien plus réelle ta mort. Toi qu'es-tu ? Quelque chose entre hier et demain qui n'a pas de nom. À peine as-tu prononcé une parole qu'elle est déjà expirée, derrière toi, qu'elle est venue rejoindre ta mort. Tu passes, tu t'écoules, tu ne peux même pas te saisir. Le regard que tu portes sur toi, tu le jettes déjà sur ton passé. Qu'es-tu sinon ta mort ? Tu ne te définis que par elle. Elle seule est sure, elle dure, elle croît, stable et solide. Chaque jour plus solide, plus dense, plus toi-même. Bientôt elle sera l'essentiel, tu n'en seras que l'ombre, le masque un moment revêtu par ton moi éternel.

Compose ta statue disait cet ancien. Compose ta mort, te dirai-je. Elle ne sera que l'achèvement de toi-même. La mort réelle, charnelle, cette minute où la vie temporelle achève de se défaire, c'est comme le coup de ciseau génial qui, à tout jamais, donne à la statue sa beauté ou sa hideur. Mais par delà cette minute, tu te retrouveras toi-même, tout entier. Non plus divisé par le passé, le présent, l'avenir, mais enfin joint à toi-même – un -

*

**

Essai.

Se représenter la mort comme l'amour. Quittons ces représentations médiévales, le crâne et le squelette. Stade essentiellement transitoire – beaucoup plus transitoires que notre vie, car il est purement négatif. Notre vie commence notre vie éternelle, en un certain sens elle la fabrique. Le squelette n'est qu'une attente. Un temps où nous nous mêlons à la terre pour mieux la tirer dans l'éternité au jour de la résurrection de la chair. Il atteste notre solidarité de la création, mais solidarité passive. La vie, solidarité moins immédiatement sensible (et encore : la nourriture) mais active. Dans la vie nous forçons la terre ressuscitée.

Chaque matin, mets toi en face de ta mort. Non pas de la mort vague et métaphysique, mais de ta mort à toi, avec un corps qui pourrit et une âme veuve.

*

**

Ta mort, ta mort unique, il ne faut pas la rater. Il ne faut pas gâcher sa mort. Tu n'as pas trop de ta vie entière pour la mûrir, pour la caresser comme un fruit dont chaque jour on estime la maturité.

*

**

La contemplation de la mort situe les choses de la vie.

O mon fils, tu es trop jeune pour estimer justement les délices de la mort. Tu n'as pas encore de souvenirs. Tu vis dans l'instant comme le jeune animal mais jamais avec les garçons de ton âge, tu ne t'arrêtes pour dire : « Te souviens-tu ? » Votre bonheur est de vous définir, vous ressassez ce que vous êtes, mais non ce que vous devenez. Votre jeune force vous grise, vous ??? à découvrir un brusque envoi. Plus tard, tu connaîtras la joie plus lente – latente comme un crépuscule d'été qui jamais ne semble finir – du souvenir. Tu sauras cette joie merveilleuse de sentir en toi des trésors immergés comme ces statues englouties que préserve la mer Thyréénienne. Souvenir, que de beauté dans notre âme. Il nous suffit de les évoquer pour qu'elles remontent comme remonte des profondeurs tout irisée de bulles, la statue. Vous êtes là mes voyages, les couchants d'alizé où les nuages étaient verts et violets, les soirs de Palestine, aux tons crayeux de pastels. Nauplie, Thyrcynthe, vous dormez au fond de mon âme. Et mes désirs ? Et mes rêves ?

Que serait la vie sans la mort. Trop cruelle, si jamais je ne devais vous retrouver mes vingt ans, si le temps s'écoulait comme un fleuve et jamais ne remontait vers la source. Se dire que jamais plus on aura vingt ans, et cet émoi qui nous gonflait la poitrine et emplissait tout nos membres, cette joie orgueilleuse de nos corps vierges et dont la force n'arrive pas à se dépenser, jamais plus on ne le retrouvera. O mort, patiente sœur de la mémoire il fallait que vous soyez là pour tout recueillir. Mes vingt ans, vous êtes à côté de moi, je vous emporte en moi, comme un avaro son trésor, je vous recompte jusqu'au jour où dans la mort je vous retrouverai tout entier dans votre force éclatante.

*

**

Dans l'aventure de la Grâce la mort est à la fois le moyen suprême et l'aboutissement. Moyen suprême. Nous connaissons la pauvreté totale. Que nous sert de résister, pourquoi nous attacher à ces lambeaux, puisque toujours nous les quitterons. Nous sommes comme des enfants qui se parent de vieux chiffons et ainsi accoutrés paradent. Dénuement suprême. À ce moment là nous serons vraiment nus. Nous voici réduits à nous-mêmes. Plus moyen de faire semblant. Rien ne masque cette chair avare, cette âme étriquée.

Le Moyen Age a aimé la danse macabre. Des squelettes entraînent des papes, des rois et des manants (tu connais cette fresque de la Chaise Dieu qu'ensemble nous avons vue l'an dernier). Nous ferions bien de le méditer parfois ce sujet. Nous goûterions mieux la vie – oui mieux – c'est-à-dire à sa juste valeur. O vie dont la beauté est que tu passes.

*

**

Au fond qu'ai-je voulu t'enseigner sinon la mort ?

L'aventure de la Grâce, c'est la mort, mais non pas cette mort négative qu'on nous figure trop souvent. L'aventure de la Grâce a de la mort la plénitude extasiée. Elle est violente comme l'amour.

Qu'ai-je voulu t'enseigner sinon ce rejet de toi-même, cet abandon du moi adventice qui, étendant à l'infini l'instant où tu vis, te cache l'éternité. La mort le réalise pleinement.

Elle le réalise pour accomplir cette résurrection de ta chair que dans les larmes, les gémissements, essayant, tâtonnant, titubant dans l'ombre, tu commences.

*

**

Résurrection de la chair. La vérité la plus ignorée du christianisme. Combien de chrétiens s'en souviennent encore ? En vain, l'Église entonne le chant de Job : « Je sais que mon Rédempteur vit, et je ressusciterai de la terre... Dans ma chair je verrai mon Dieu et mes propres yeux le contempleront. » Dans ma chair ! Ce corps, ces mains, ces pieds, cette bouche jouiront de Dieu, ces yeux mêmes que le couchant sur la neige extasié le contempleront. Tu peux être ???, jeûner, te mortifier, tout cela n'est pas un vain jeu, tu prépares ton corps, tu aigüises tes sens pour qu'ils voient Dieu, pour que plus ardemment ils en jouissent.

Résurrection de la chair, rien ne passera de ce qui fut créé. Après la purification eschatologique tout ressuscitera, tout jaillira rénové à la face de Dieu. Ce seront de nouveau dans l'air des arbres qui balancent, les cimes plus aiguës tendent dans l'azur leur crête glacée. Dieu a-t-Il fait tant de beauté pour qu'elle périclète à jamais ? Vous renaîtrez avec nous, beauté du monde. Oui nous renaîtrons mêlés d'arbres et d'oiseaux, tendus de branches dans le ciel, croissantes, pénétrées de terre, d'herbe grasse. Ne la sens-tu pas déjà dans ta chair qui appelle ton Dieu, cette matière gémissante. Quelle voix d'arbre le loue dans ton corps, quel murmure de plantes ?

Mon fils, il faut que je te parle de l'amour.

Il faut que je te parle de Son amour.

Je te dirai cette grande passion d'amour que Dieu a pour toi, ce Dieu qui de toi-même a fait son dieu.

Il t'aime. Est-il si grand amour que de donner sa vie pour ses amis. Il te l'a donnée cloué sur une croix, écartelé, percé de clous. Il t'a donné l'asphyxie lente, le déchirement de tout son corps sous les fouets. Il t'a donné ce rôle. Il t'a donné cette affreuse nudité de son âme, étalée face à Dieu, offerte toute entière à la vivante brûlure.

Il se donne à toi tous les jours. Ah ! Comme il l'a désiré cette minute où Lui et toi, vous n'êtes plus qu'un, mangé l'un par l'autre, engloutis l'un dans l'autre, mêlés, confondus. Tu es cette Pâques qu'il a désiré d'un si grand désir. Il a rêvé de toi, comme l'affamé de nourriture.

Il a faim de toi. Il a soif de toi. Qu'est ce misérable amour qui si facilement nous tord le cœur, à côté de la patiente passion. Qu'est notre a ???, pour cette soif insatiable.

*

**

Et pourtant notre misérable amour, n'est-il pas ce que nous avons de meilleur. Comme la mort, il nous arrache de nous-même, il nous dénude. Il accomplit ce miracle d'un moment nous distraire de nous.

Le premier terme de l'amour est la chasteté. Mon fils, je te voudrais intérieurement chaste, tendu dans la chasteté comme un métal chauffé à blanc. Elle te portera jusqu'à l'extrême de toi-même. Si tu n'as pas mesuré ta force dans ce combat, tu ne peux être un héros. Tu veux dominer l'univers, domine toi, et que rien n'advienne dans ta chair qui ne soit un effet de ta maîtrise sur elle. Si elle te traîne à ton plaisir, que seras-tu ? On ne peut être l'esclave et le maître.

Va, je méprise ceux dont la chasteté n'est que l'ignorance du désir. Je veux que tu l'aies senti collée à ta chair, insidieuse et brûlante, la tentation. Je veux que tu aies senti tes pieds s'alourdir et si violemment qu'il a fallu cette énergie terrible pour fuir. Je veux que tu aies connu la soif dévorante de la chair – ce fut comme une nuit étouffante – et que tu l'aies dominée. Alors seulement tu seras digne de la paix.

Un jeune homme chaste est comme un arbre bien taillé dans les broussailles du maquis. Il est intact. Sans déviation, sans courbure, il se tient droit parmi ses frères. Joseph était nu quand il s'enfuit laissant son manteau, mais comme l'épée tirée de sa gaine, froid et sûr. En

vain Phèdre vieillissante campe aux pieds d'Hyppolite, son haleine brûlante ne saurait le souiller, il a l'intense pureté des forêts et des eaux vives dans le matin, virginale.

Un homme jeune et droit est la flamme sans fumée d'un feu sec sans défaillance. Elle monte et luit. Qu'il est beau celui que la lèvre des femmes n'a pas souillé, qu'il est beau dans ses gestes un peu brusques, l'homme vierge. Sauvage, plein de cette odeur des forêts dont l'effluve troublait Phèdre rampant aux pieds d'Hyppolite. Cette poitrine, ces bras qu'aucune caresse jamais n'effleura, cette chair si dure, ce corps auquel jamais on ne demanda que la joie simple de vivre !

Le premier terme de l'amour est la chasteté. N'est-ce pas un amour extraordinaire quand on a le goût de la volupté, quand la voix d'une femme, sa démarche, la secrète ferveur de son teint mat, vous déchire le cœur et la chair – cet émoi dans les reins et dans tous les membres – résister. Se lever vaillant, froid, pur, impassible, malgré tout l'être qui crie de soif.

*

**

Je voulais te parler de l'amour.

Un jour aussi tu partiras pour l'amour. Parce qu'un visage s'est éclairé d'un sourire, parce que ces lèvres étaient d'un rouge très vif, le monde n'est plus le même.

Oui, comme sous le premier soleil, soudain les arbres s'amollissent de feuilles et de fleurs, s'élargissent, emplissent l'air, ainsi

Ecrit en 1942

Ajouts des carnets

15 avril 1943

Je pense à la naissance en toi de l'amour.

L'amitié nous l'avons connue, et nous n'étions pas de grands types.

Quand la plaine monte jusqu'à l'horizon comme une mer.

Oh ! Ces étendues vertes aigües, avec la tache jaune des colzas.

Le printemps posait aux bouleaux une flottante robe, une gorge verte pâle. Elle reposait sur les branches dont elle n'épousait pas la forme comme une ... transparente.

Toutes ces fleurs que pour toi j'ai cueillies, c'est de l'amour.

L'amour qu'au printemps...

Pris dans l'élément végétal.

Promenades du soir au bois de Boulogne. Le printemps est venu d'un jour à l'autre, si ..., à peine, en avant-coureur, des violettes et des primevères, et c'est l'effusion des feuillages, verts, aigus, transparents, mêlés et gonflés de soleil, nourris d'or, une subite profusion bruissante.

L'air est si doux, comme un bain qui détend les nerfs, et puis ces nappes de parfums, on ne sait d'où venues et qu'une bise tiède roule.

Même aux confins les plus extrêmes de la douleur, ne sentions-nous pas la joie de ce printemps excessif – c'est un doux enfant tyrannique. Il règne, il ombre d'azur les lointains de Paris, où flottent, éclatants d'or, des dômes, des coupoles, des tours.

Le Trocadéro, sa vue, on dirait un Corot de la période italienne.

23 avril 43

Il faut que je te parle de son amour.

Est-il plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis, vois le.

Cette Pâque que j'ai désirée d'un grand désir.

De tout temps il a attendu cette minute où lui et toi vous mangerez cette Pâque eucharistique.

5 septembre 44

Ne crois pas trop à la politique. Cette phrase devrait être inscrite au fronton de tous nos monuments qu'il n'y a pas de vérité en politique. Aussi juste que soit ta position celle de ton adversaire comporte une part de vérité, et toi-même, autour de ta vérité, quelle marge d'erreur !

Nous mourons de ne pas l'avoir compris. Nous mourons de n'avoir pas compris que tous les Gouvernements sont mauvais et tous les régimes abjects. Un régime vaut pour cinquante ans. Au bout de trente ans on en a découvert les ficelles. Il est pourri. Vingt ans encore, il faut qu'il croule.

Monarchie, démocratie, dictature,... ces mensonges. Tous les gouvernements sont démocratiques. On ne gouverne pas plus de trois ans contre l'opinion générale.

On ne devrait faire de politique qu'entièrement désabusé. Les passions abandonnées comme des vêtements trop étroits, et sans ambition personnelle (mais est-ce possible ?), alors peut-être verrait-on clair.

Les hommes politiques devraient périodiquement faire retraite au bord de la mer ou dans la montagne. Ils y comprendraient la vanité de leur jeu. Qu'ils regardent les enfants sur la plage, leur château de sable n'est pas plus fragile que les leurs. Il est moins vain : les enfants tout un jour s'y sont distraits.

Ils devraient méditer sur la mort aussi.

Alors, ils auraient la sérénité nécessaire pour servir efficacement leur pays. Froids, lucides, ils frapperaient juste. Mais de tels hommes les verrons-nous jamais ?

On devrait aborder la politique comme le cloître, entièrement donné. Être ministre des hommes est le plus haut sacerdoce après celui de Dieu. Mais de tels hommes en connaissons-nous. En seras-tu, mon fils ? Mesure cette grâce, et ce service, et ce don. Estime ta force. Et si tu en es assez sûr, ah ! Lance toi. Nous t'attendons, nous t'appelons. Si tu es assez pur, assez maître de toi, assez libre des vains credo, tu sauveras la France.

Le buisson ardent

En la fête de l'Exaltation de la Sainte Croix 1er septembre 1956
à mes fils

Dédicace

Ainsi, je t'ai jeté dans l'aventure de la Grâce.

Dès ta naissance, je t'ai jeté dans l'extraordinaire aventure de l'amour de Dieu pour l'Homme.

Tu y es. Tu ne peux plus le renier. Le lien que j'ai noué à tes reins, tu ne le dénoueras pas. Pour l'éternité tu appartiens à l'aventure de l'Amour. Même tes fautes, même tes refus s'y insèrent.

Tu peux fermer les yeux : tu n'éteindras pas cette lumière. Alors, grise-toi. Puise à cette lumière. Emplis-toi. Bois à son flot.

Le monde est si beau pour nos yeux quand nous voulons bien les ouvrir. La terre luit de tant de joie. Elle en ruisselle comme la pluie de printemps. La terre est joie.

Bois à la joie. Mon fils ! Bois à ce grand déferlement de la joie par le monde. Tu es ancré au Tronc de la joie. Tu participes à une aventure où même la douleur est joie.

Une Croix. Deux madriers. Un corps sanglant, mais triomphal. Un supplicé, mais un sacerdoce éternel.

O mon fils, pour que tu ouvres les yeux sur tant de beauté, pour que jamais le monde ne te soit banal, j'écris ce livre.

Au centre de l'Histoire : un fait, le Verbe s'est fait homme. Il a habité parmi nous. Et Il s'est offert pour nous sur la Croix.

Ce sacrifice, Il le renouvelle dans la Messe.

L'église

Pour « entendre » la Messe, tu vas à l'Église.

Elle est banale, cette église. Sans beauté. Une grange à prière. L'usine où on te distribue les sacrements. Pourquoi cet édifice plutôt que le hall de la Gare Saint-Lazare ou le Palais de Chaillot ? Nul ne le sait qui se dirige vers elle dans la presse du dimanche matin. Ah ! Si nous pouvions prier à Vézelay, à Orcival, à Saint-Nectaire !

Toute église est belle, toute église est Orcival, toute église est Saint-Nectaire ou Tournous. Oui, même Sainte Clotilde, sa parure de foi et de faux-semblants. Dans la disgrâce de son style, elle est sacrée. Cette Maison reste la Maison de Dieu, ointe du chrême comme un prêtre. Elle est le christ.

Le peuple de dieu s'y rassemble et ce serait déjà noblesse que d'être le lieu où il prie, le lieu où les âmes s'ouvrent à la grâce. Ce serait déjà noblesse qu'aussi le rassembler, et le serrant

dans la chasteté des murs, l'unir. Le sépulcre est saint, qui contient trois jours le cadavre de Jésus, plus sainte l'église qui porte son corps vivant.

Plus sainte l'église qui est ce corps vivant. On célèbre parfois la messe sur une montagne, ou bien sur une grève. Nous en sommes émus. Nous associons la terre à notre prière. L'odeur du sapin, le rythme des vagues nous portent. Nous nous attendrissions d'entendre les oiseaux louer Dieu en même temps que nous. À force de sentiments, nous nous croyons Saint-François. C'est une mode. Mais l'église est beaucoup plus toute la terre que cette cime ou que ce rivage. Elle est la terre ressuscitée. Entre là, tu touches la terre rassemblée dans le Christ, la terre déjà purifiée de la grande purification eschatologique. Jérusalem, tes serviteurs aiment tes pierres et ta ... émeut leur cœur ! Pense mon fils, que cette pierre est baptisée, comme était baptisée la pierre du temple où le grand-prêtre versait l'eau de sa cruche d'or. Pense qu'elle est sacrée d'une onction comme un évêque ou comme un roi. Elle est la terre déjà qui revivra dans le Christ quand il triomphera sur les étoiles et sur le soleil.

La plus vilaine des églises est cela : sache le voir. À Paray-le-Monial où tout est nombre, tu l'as senti, la création harmonieuse et qui ne meurt plus. Si nos églises étaient des Paray-le-Monial ou des Saint Cernin notre amour serait plus facile. Bienheureux qui prie dans leurs murs. Ils lui parlent. Il fallait leur beauté pour que nous sachions la beauté de toute église. Quiconque bâtissant une église n'essaie pas qu'elle soit belle de cette beauté là blasphème le corps du Christ. Il le masque d'un masque de laideur. Il le déguise. Mais sous le masque et le déguisement, c'est encore Lui. Toute église est un Orçival.

Les païens ont parfois mieux compris que nous ; ils savent que le Temple est l'univers et qu'il participe du dieu. Ils savent que ces quadrilatères et ses coupoles rassemblent le monde. Pourtant leur temple, et le plus beau, et Angkor vaut la montagne de Dieu et le Bayou avec le sourire multiple des idoles ne sont qu'une image et à peine l'ébauche de la plus humble de nos églises. Qu'était-ce même, le Tabernacle du désert où Moïse convoquait Yahweh.

Dans tous nos villages, au détour d'un vallon, au faite d'une colline, nos églises ! Sur nos villes flottant à l'océan des toits comme des barques. Le clocher est un doigt pointé vers le ciel. Le clocher enfoui des pierres levées et symbole d'énergie divine. Qu'apparaisse l'église et le paysage se sacralise. Il s'ordonne en une prière. Les chênes blonds, les vignes rouges de septembre, le ciel verdi vers l'horizon n'ont plus de sens que par ce clocher. Tout maléfice est dénoué. J'ai parcouru de longs espaces sans église (à peine parfois une pailote que surmontait minable une croix de bois). C'était atroce. Rien n'exorcisait les effluves charnels de la terre. Les tentations les plus étranges vous assaillent dans un univers aussi démuné de sens que l'enfer.

Archipels de silence sur nos campagnes, s'égrènent de val en val nos églises. Sources de silence, îles de paix.

Les portes

Nos architectes laissent nues les portes des églises. C'est qu'ils ne connaissent plus rien. Ils ornent les murs. Ils couvrent de dessins ou de sculptures les façades. Leur porte, sans prestige, n'est plus qu'un passage nécessaire. On en maintient, puisqu'il en faut bien, mais on se garde de les embellir. Ce ne sont à leurs yeux que fragments mobiles de la clôture.

Garde toi de franchir sans respect la porte d'une église. Rappelle-toi dans les basiliques romanes elles sont trois à la façade, trois au transept nord et trois au transept sud. Rappelle-toi les portails de Chartres : ils ont charge de répéter le nombre de Dieu. Éminente dignité de la porte ainsi attestée. Elle est entrée, elle est naissance. Tu l'as franchie et c'est un rite, le jour de ton baptême. Dans une parturience joyeuse l'Église t'a ainsi enfanté. « Nul, s'il ne naît à nouveau... » Voici la matrice par quoi renaître.

Aux portails de Chartres veillent des saints : l'ancien et le nouveau testament. Les travaux des jours et le zodiaque s'y inscrivent. Toute l'Histoire du Monde converge ainsi vers notre

naissance à la Grâce : l'Histoire du monde, les saisons, nos efforts n'ont d'autre sens et d'autre objet que nous y mener. Les pas des légions romaines...

Aux porches de nos églises s'expriment plus encore que dans les nefs ou les absides des influences orientales. Paray-le-Monial, Charlieu, Avallon, l'arc trilobé de Saint Michel de l'Aiguille ou du petit portail de Lisieux. Tous les siècles, tous les orient. Aux portes de l'éternité, au-delà du christianisme et des hébreux, les Mésopotamie et les Perse sont assumées.

Porte, si noble que Marie en a reçu le nom dans ses louanges. Marie, la porte par quoi nous est venue la vie. La mère de Grâce, la porte qui ouvre le paradis. Ora pro nobis, janna coeli. Vois, O mon fils, dans chaque porte d'église l'image même de Notre-Dame.

L'eau

Dans certains pays tropicaux pousse un arbre en forme de roue de paon, le Ravenale. On l'appelle aussi arbre du voyageur : à sa base demeure toujours un peu d'eau.

Ainsi au fut du premier pilier, s'offre une conque. Que le voyageur s'en purifie. Qu'il y puise fraîcheur et jeunesse. Une eau l'attend : elle le lavera des souillures qui font la vieillesse. Cette conque est eau de jouvence. Eau du repos, eau du repos d'avant les temps : l'Esprit y a miré son ombre.

Eau plane, plane et rase ! Eau calme et chaste ! Cette eau, il lui a été donné puissance de faire naître une vie nouvelle, que sous sa bénédiction le tronc desséché reverdisse.

L'eau, mon fils, t'attend aux portes de l'église. Pense aux points d'eau qui jalonnent la route des hébreux au désert. Cette eau, contre le pilier, elle est l'eau sortie du rocher au heurt de Moïse, l'eau jaillie à la droite du temple et pour tes péchés l'eau jaillie à la droite de Jésus sous le coup de lance qui perça son cœur.

Eau miraculeuse et telle que la Mer Morte elle-même regorgeant de poissons. Eau royale, marquée du chrême elle aussi. Mystère de l'eau, plus que tout élément mêlée au mystère de notre salut. Eau marquée du Christ, eau christifiée par le chrême, eau de notre baptême si proche de cette eau que nous tend la conque. Mon fils, y penses-tu, quand d'une main inattentive tu en humectes ton front ?

Eau séparée par le souffle de la nuit pascale, eau séparée comme la Mer Rouge et le Jourdain, eau primitive, témoin des eaux de la Création. Quatre fleuves, un par horizon bordaient de leurs eaux le paradis.

Sache la noblesse de cette eau. Vénère-la : elle délivre des idoles. Voyageur, voyageur, voici l'étape et le Maître de Maison comme à la Cène t'accueille. Il a ceint le tablier. Il a pris l'aiguière et la cuvette. Non, Pierre, ne proteste pas.

Nous avons vu des fleuves tropicaux. D'une houle aux cent souffles, ils exfolient les continents. Nous avons vu des rizières et les paysans dans la surface lumineuse repiquant des touffes. Nous avons vu des fontaines dans des jardins désaffectés, leur chant disait même la joie. Nous avons vu rades avec des rocs couverts de fleurs où criaient des singes. Ce n'était qu'image de ces quelques gouttes d'eau. Dans une vasque un peu moisie (ce cerne vert) : l'eau jaillie du temple à ton côté Christ, l'eau de la Grâce.

Le signe du Royaume

« Au nom du Père... »

Tu es distrait. Pour un peu tu dirais « un, deux, trois, quatre ». Le geste, tu l'accomplis depuis ton enfance. Quand tu étais petit ta mère et moi le tracions sur toi.

Et pourtant, ce signe est le signe du Royaume. Dans ce geste et dans ces paroles, toute ta foi. Rien d'essentiel qui ne soit ainsi exprimé.

Car tu t'es marqué de la croix. Tu l'as inscrite sur ta chair. Elle est ta charpente, la charpente de ton âme comme de ton corps. Elle est la marque qui te soutient. Te voici créé pour l'aventure, tendu sur sa vergue, comme une voile. Qu'il y souffle, le vent de la Grâce.

La Croix. En entrant ici tu te renonces et tu la prends. Sinon ce geste est un mensonge. Tu t'es cloué toi-même.

Tu acceptes d'être nu, vêtu seulement de la nuptiale splendeur de cette Croix. Tu as retiré toi-même la robe sans couture des petits bonheurs terrestres, - et elle collait dure à tes plaies, mon petit.

Cette Croix, collée à toi, et que tu franchis avant d'entrer dans la nef, n'est-elle pas la porte étroite du Royaume ?

Le Royaume est tout entier dans ce signe. Toute l'Incarnation, toute la Rédemption, toute l'ascèse. Avec le Christ tu es en croix et tu es le Christ. Dieu est là. « Au Nom du Père », savoure que l'Éternel Yahweh, l'incommunicable est ton Père.

« Au Nom du Fils, au Nom de l'Esprit ». Savoure, mon petit, les Trois, Un dans cette Croix. Le Père, le Fils et de l'un à l'autre l'Esprit (ton geste sur ta poitrine l'affirme).

Et toi, pris dans cette Trinité. Toi en Dieu. Toi au cœur de Dieu, toi au centre même de l'inénarrable amour de Dieu pour Dieu.

L'arche

Te voici dans les flancs de l'arche. Haute grée sur les flots du doute et du mal, elle vogue. Ici, entre ses côtés, le silence. Non le silence du désert quand sur d'illusoires océans d'argile le vent même est muet que ne hérissé aucun obstacle, mais grand le silence de la paix, un silence de plénitude.

Même dans le fracas des bancs, même quand la chaisière compte les sous, au-delà des rumeurs et des murmures s'étend la nappe du silence. Il est plein d'échanges. Il est le lieu des âmes ici rassemblées. Il est leur durée au-delà du temps.

Parfois ce silence se fait perceptible même à nos oreilles de chair, même à nos yeux. Je me rappelle, à Torcello sur la lagune de Venise. Se lève devant un fond d'or une immense vierge vêtue de noir. Hiératique, sacerdotale elle dresse dans l'obscur splendeur de la basilique une bienheureuse vision de paix. O Notre-Dame du silence ! Le soir aussi, dans les monastères cisterciens. La dernière lampe est éteinte. La dernière note du Salve Regina s'est tue. Alors se déroule sur la clôture l'absolu silence. On y pénètre comme dans une substance. Il est serré comme le roc.

Étroite était la porte de l'Arche nous dit la Bible. Te voici dans la nef, mon fils, debout ou à genoux parmi tes frères. Sais-tu ce que cela signifie ? Nef, arche ne sont que d'autres noms du Royaume et, pour nos yeux de chair, son image. Tu connais les conditions pour en franchir la porte ? Tu sais de quel fil est tissée la robe nuptiale sans laquelle nous boivent les ténèbres ? Se renoncer. Accepter la dure exigence du Maître – un maître qui commande. Jésus ne ressemble pas à ces fondasses statues de saindoux, je t'assure. Vois-le commander au mal, à la lèpre, à la tempête et s'attaquer même au Sabbat. Entends le maudire. Ses imprécations sont plus fulgurantes que l'éclair. Il te l'ordonne, renonce-toi. Oh ! Ce n'est pas facile. Elle colle à la peau, la chère tunique de nos aises. Il colle à la peau, le petit amour de soi-même.

Ce dépouillement, tu le veux, dusses-tu t'en reprendre, puisque tu es dans la nef. Ta présence autrement serait un mensonge. Puisque tu es ici tu acceptes d'entrer dans le Royaume. Tu acceptes d'en revêtir la robe nuptiale et terrible.

Cette arche a forme de croix. Elle épouse la forme d'un homme. L'église de pierre, à l'image de l'Église est un corps. Elle dessine ce corps mystique où tu t'insères. Elle le trace de ses piliers marqués du sang de l'agneau (toute nuit est la nuit où nous sommes tirés d'Égypte) pierre nue, pierre brute, pierre rugueuse, pierre réelle surtout. On ne rêve pas sa conversion, on la vit, et elle doit avoir évidence et solidité. À toi aussi, il a dit : tu es pierre ...

Quand il remontait le labyrinthe de Lascaut, l'homme ténébreux du quaternaire cherchait obscurément cette église. Elle était ce sein maternel dont la nostalgie lui faisait éventrer la terre. Repos et refuge, ovaire de l'éternité – te voici dans les entrailles bénies de la terre. Autour de soi passent les étoiles. Tu te tiens debout entre les mondes. L'univers s'ordonne à tes deux bras étendus. Les temps ne se sont écoulés que pour toi. Ils se dérouleront pour ton ascension vers le Christ. La tienne, la nôtre, tous poussés comme la voûte par ces piliers. Cette arche close est illimitée.

Danse immobile des piliers, procession fixe de l'éternité : cet espace distribué de vide est l'univers, la tornade des voies lactées n'est qu'une image de ses rinceaux. Ah ! Si les hommes ici rassemblés parce que c'est dimanche et que le dimanche, sans trop savoir pourquoi on entre à l'église. Ah ! Si ces hommes pouvaient savoir que tout est tellement plus beau qu'ils ne le savent !

Plus secrète, derrière le chœur, dans les pénombres absidiales une cavité : elle s'arrondit en forme de grotte. Ici, dans les basiliques romanes, le sanctuaire de Marie. Non ne connaissons plus rien, et dédions au saint de notre inspiration ce lieu sacré. Pourtant il dérive de ces cavernes mystérieuses où les druides en lin blanc, et peut-être à l'obscur de la préhistoire des hommes vêtus de peaux de bêtes, honoraient la vierge qui doit enfanter. Le voici, le sein maternel où retourner, voici ce refuge, voici l'abri.

Le feu

Une flamme veille au centre de l'église. Entre voûte et embol, à la croisée du transept, cœur palpitant de la basilique elle vibre et vacille. Timide, comme une autre flamme luit aux genoux ... Elle est lumière, mais sa ... n'est pas d'exprimer la... les hautes verrières, pigmenté des heures, la signifiant comme l'ombre des voûtes et des piliers la distribue.

La flamme dans la lampe rouge répond à un autre souci. Elle est ferveur. Elle rappelle ces langues de feu qui furent à la Pentecôte les témoins de l'Esprit. La Pentecôte est quotidienne dans l'Église, mais tout humble, point de vent violent ni d'ivresse : une présence intime et presque secrète.

Ferveur. Le feu est grâce. Il vient de Dieu. Dans la nuit pascale on l'a tiré de la pierre. Ce feu vient du Rocher qui nous sauve. C'est un cierge sacré, marqué des stigmates par les cinq pointes d'encens, plongé trois fois dans l'eau baptismale, que cette lampe fut allumée. Elle est tout au long de l'année le rappel de cette nuit entre toutes les nuits, celles où nous fûmes tirés d'Égypte.

Laisse, mon fils. Ne remarque pas qu'un clerc ignorant a substitué à la veilleuse une petite ampoule électrique. Nous connaissons des églises respectueuses où on ne confond pas les signes de la présence divine avec je ne sais quels oripeaux avec les signaux de la voie publique. Il suffit que brille dans une seule église cette vraie flamme.

Incendans ignis caritas. Il suffit que sur la terre brûle dans un seul cœur le feu de la charité.

Sommaire

Le Livre de mon fils	2
I.....	2
II.....	3
III.....	4
IV.....	4
V.....	5
VI.....	6
VII.....	6
VIII Les Rois Mages.....	7
IX.....	9
X.....	10
XI.....	11
XII.....	12
XIII.....	13
XIV.....	15
Ajouts des carnets	22
Le buisson ardent	23
Dédicace.....	23
L'église.....	23
Les portes.....	24
L'eau.....	25
Le signe du Royaume.....	25
L'arche.....	26
Le feu.....	27